

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRY.

XIII

La loge était vide et fermée, mais une pancarte écrite à la main et suspendue derrière la vitre donnait cette utile indication

“ Appelez la concierge dans l'escalier. ”

— Eh ! madame la concierge... fit Zirza d'une voix perçante.

Un quart de seconde s'écoula, et des hauteurs de l'immeuble tomba cette question :

— Qu'est-ce qu'on me veut ?

Puis le dialogue suivant s'engagea :

— Vous avez une chambre et un cabinet à louer ?

— Oui.

— A quel étage ?

— Au quatrième.

— Le prix ?

— Deux cent cinquante francs par an...

— Et c'est libre ?

— Tout de suite.

— Peut-on visiter ?

— Bien entendu...

Je descends prendre la clef...

Un pas rapide re-entrit dans l'escalier, et la concierge que nous connaissons déjà apparut aux visiteuses.

En voyant les deux jeunes filles elle fit une grimace caractéristique.

— C'est pour vous deux la location ? demanda-t-elle d'un ton qui, sans être impoli, n'avait rien de bien engageant.

— Non, répondit Zirza. C'est pour mademoiselle seule.

— Je vous préviens qu'on ne reçoit point d'amoureux ici..

Ce n'est pas une maison à cascade...

Renée devint pourpre. Zirza répliqua vivement :

— L'observation était inutile... mademoiselle ne reçoit personne.

— A la bonne heure... Pas de chien ?...

— Non.

— Pas de perroquet ?

— Aucun volatile...

— Pas de machine à coudre ?

— Rien qui fasse du bruit... Mademoiselle est employée dans un magasin de dentelles du boulevard Beaumarchais... Elle sort à neuf heures du matin et ne rentre qu'à neuf heures du soir.

— Mademoiselle a-t-elle assez de meubles pour répondre de son loyer ?...

— Des meubles ? Nous allons en acheter...

— On paye un terme d'avance... C'est l'usage de la maison...

— On payera le terme Montrez-nous le logement...

Tandis que s'échangeaient les paroles précédentes, la concierge avait pris la clef. Elle s'engagea dans l'escalier où les deux jeunes filles la suivirent, ne s'arrêta qu'au quatrième étage, ouvrit une porte contiguë à celle de la chambre louée par Jarrelonge et dit :

— Entrez, mesdemoiselles... Vue sur la cour... La chambre est parquetée, la cheminée ne fume pas, et voici le cabinet...

En même temps elle faisait tourner sur ses gonds une porte vitrée fermant un cabinet noir.

— Ça servira pour accrocher les robes, fit la blonde Zirza ;



“ Souvenirs de ma vie et de mes voyages,” lut Jarrelonge.

la chambre principale me paraît convenable. Là le lit. Ici, l'armoire à glace. Un guéridon au milieu... la table de toilette auprès de la fenêtre... Qu'en pensez-vous, Renée?...

— Je pense que nous ne pouvions trouver mieux.

— Surtout à pareil prix !! s'écria la concierge. Sans compter qu'on peut emménager aujourd'hui si l'on veut, et que le terme ne courra qu'à partir du 8 janvier prochain... C'est un gros avantage.

— Nous louons... dit l'étudiante.

— Bien, mademoiselle...

— On va vous donner le denier à Dieu et le premier terme d'avance...

— Vous le payerez en signant l'acte de location que je vais faire préparer par le propriétaire... Le nom de mademoiselle, s'il vous plaît?

— Renée.

— Renée, quoi?

— Renée tout court.

— Ça suffit... Quant au denier à Dieu, vous le donnerez quand vous voudrez.

— Qu'est-ce que c'est que le denier à Dieu? demanda la fille de Marguerite.

Isabelle le lui expliqua. Renée ouvrit son porte-monnaie et tendit une pièce de dix francs à la concierge dont le visage devint rayonnant à la vue de l'or, et qui se sentit prise d'une sympathie soudaine pour sa locataire future. Elle empocha la pièce avec un beau sourire et une grande révérence, et dit d'un ton mielleux :

— Merci, mademoiselle... Ah ! vous serez ici bien à l'aise... La maison est la plus tranquille du quartier. On ne s'occupe pas des locataires... Pourvu qu'on me dise son nom en rentrant le soir c'est tout ce qu'il faut, et je ne songe guère à regarder si on monte seule ou si on est deux... Je ferai votre ménage, si vous voulez, pour dix francs par mois.

— Quand mademoiselle sera installée elle s'arrangera avec vous... répondit Zirza.

— Quand emménagera mademoiselle?

— Demain ou après-demain.

— L'acte de location sera prêt.

Les deux jeunes femmes descendirent et prirent une voiture pour retourner à la rue de l'École-de-Médecine où Paul et Jules les attendaient avec impatience.

— Eh bien? — demanda Paul à Renée.

— Eh bien ! mon ami, tout s'est passé comme nous le désirions, grâce à notre chère Zirza...

Renée raconta la visite à la dentelière, et le fils de Pascal Lantier serra très affectueusement les deux mains de Zirza.

— Ce n'est pas tout... reprit celle-ci, nous avons loué un logement...

— Où? demanda curieusement Paul.

— Vous le saurez le jour où on vous invitera pour y pendre la crémaillère...

— Pas avant?

— Non, pas avant.

— C'est un secret, alors?

— Un gros secret...

— Gardez-le donc, et allons dîner...

— On ne dîne pas ici? s'écria Mme Verdier. Non... nous vous projeté, Jules et moi, de vous conduire au restaurant et ensuite au théâtre...

— Au théâtre!... répéta la fille de Marguerite presque avec effroi.

— Sans doute... C'est le plus innocent de tous les plaisirs...

— Mais je suis en deuil...

— D'un étranger... Un deuil de cette nature ne vous interdit point une distraction.

— Moi j'approuve! s'écria Zirza; j'adore les dîners au cabaret et le spectacle. Où irons-nous?

— Aux Halles d'abord, chez Baratte... et de là au Théâtre.

L'étudiant en droit se pencha vers Paul et lui glissa dans l'oreille ces mots :

— C'est compromettant pour Renée, cette partie-là, savez-vous... On la prendra pour votre maîtresse... Enfin il faut espérer que vous ne rencontrerez personne de connaissance.

— Bientôt nous serons libres, répondit le jeune homme, et je pourrai montrer avec orgueil ma femme à l'univers! Dimanche je conduirai Renée à mon père...

De la rue de l'École-de-Médecine aux Halles, la distance n'est pas longue.

Elle fut vite franchie et les deux couples arrivèrent chez Baratte où Paul demanda un cabinet et fit servir un menu bien compris.

XIX.

En sortant de chez le quincaillier qui lui avait vendu sa poêle, Jarrelonge, nous croyons l'avoir dit, était remonté du côté du faubourg Saint-Antoine, examinant la boutique des marchands de meubles.

À la devanture de l'un deux, de grandes pancartes d'un rouge orangé attirèrent son attention. Ces pancartes indiquant en gros caractères la composition et le prix de mobiliers vendus "presque pour rien."

Jarrelonge lut à demi voix :

PRIS : DEUX CENT QUARANTE-CINQ FRANCS »

"Un lit en noyer — 4 pied. — Un sommier. Un matelas. Un traversin. Un oreiller. Deux chaises. Une commode. Une table de nuit. Une table. Une descente de lit."

Le libéré entra. En un quart d'heure il eut fait son choix, payé et indiqué l'adresse de son nouveau domicile, en donnant l'ordre de lui livrer le mobilier le lendemain à midi précis.

Satisfait d'une acquisition qui n'entamait pas trop son pécule, le libéré se rendit rue de Lappe, où, chez un brocanteur recéleur de ses amis, il acheta deux paires de draps, deux oreillers et quelques serviettes; puis, se sentant de joyeux humeur, il descendit du côté des Halles, gagna la rue de la Fonderie, et entra chez un marchand de vin dont une clientèle très-mêlée remplissait l'établissement.

Jarrelonge connaissait depuis longtemps la maison. Il passa sans hésiter de la boutique dans une arrière-salle pleine de monde comme la première, jeta des regards investigateurs autour de lui, puis sa figure s'éclaira et il s'approcha d'un groupe.

Toutes les mains se tendirent vers lui et un hourrah général lui souhaita la bienvenue. De plus en plus ravi de cet accueil flatteur, il s'installa au milieu de ses amis retrouvés et demanda une bouteille de derrière les fagots.

La conversation engagée continua et Jarrelonge, qu'elle

n'intéressait point, se pencha vers son voisin de droite et lui glissa dans l'oreille ces mots :

- J'ai besoin de te parler.
- Eh bien ! répondit le voisin, vas y, j'écoute.
- Pas ici.
- Alors, sortons !
- Rien ne presse, seulement nous partirons ensemble.
- Convenu...

Les amis de Jarrelonge étaient tous des voleurs de profession, pour la plupart repris de justice.

Ils ne causaient point cependant de leurs petites affaires, ainsi qu'on aurait pu le croire. Non pas ! Ils parlaient politique avec animation, et démolissaient à qui mieux mieux le gouvernement, comme des électeurs sérieux jouissant de tous leurs droits.

La discussion finie, le moment de dîner était venu. On invita Jarrelonge, qui ne fit point de façons pour accepter.

Le repas se prolongea. La demie après onze heures venait de sonner quand celui des dîneurs qui semblait avoir sur ses camarades une certaine autorité, se leva et dit :

- N'oubliez pas le rendez-vous...
- Pas de danger !... répliqua l'un des bandits. Nous y serons à une heure précise...

Jarrelonge comprit sans peine qu'il s'agissait d'une " affaire " pour la nuit ; mais, comme on ne le mettait point dans la confidence, il se garda bien de questionner.

Les dîneurs sortirent et se dispersèrent. Le libéré quitta le cabaret avec l'homme à qui nous l'avons entendu parler tout bas.

— Qu'est ce que tu me veux ? lui demanda cet homme en prenant le chemin des quais.

- J'ai besoin que tu me rendes un service...
- Quel service ?
- Ayant à fouiller quelques meubles dont je ne possède point les clefs, il me faut des passe-partout et je compte sur toi pour me les procurer...

— Tu tombes mal ce soir, ma vieille... répliqua l'homme en riant.

- Pourquoi ça ?
- Parce que nous avons de l'ouvrage cette nuit, et que les passe-partout que je vais justement chercher de ce pas nous seront nécessaires...

— Tonnerre ! murmura Jarrelonge. C'est vexant tout de même...

- Ne peux-tu pas attendre jusqu'à demain ?
- Puisque je ne peux pas faire autrement il faudra bien que j'attende ; mais ça me vexé.
- L'affaire est donc bien pressée ?
- On peut à la rigueur la reculer d'un jour.
- Et tu la feras seul ?
- A quoi bon se mettre deux ?... Ce n'est pas une affaire d'argent... C'est une petite vengeance...

- Blagueur ! !
- Parole...
- Alors viens demain matin rue des Canettes, no... au cinquième, la porte en face de l'escalier... C'est là que je perche... Tu frapperas trois petits coups espacés... Deux et un... Je t'ouvrirai et je te prêterai la ferraille pour vingt-quatre heures...
- Tu es un bon garçon... Je te revaudrai ça... — Est-ce un coup dans les grands prix que vous allez faire cette nuit ?
- Entre le ziste et le zeste... Pas d'argent comptant, mais de l'argenterie pas mal, et des objets d'art.
- Maison habitée ?...

— Pas un seul domestique... Les autres ont été congédiés par ordre de la justice... L'hôtel est situé tout au haut du boulevard Malesherbes... Depuis le paro Monceau on y entre comme chez soi...

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit Jarrelonge. Et pourquoi donc que la justice à fourré son nez dans cet hôtel ?...

— C'est bien simple... Le particulier qui l'habitait est mort... Il avait une fille... Cette fille, inculpée d'avoir empoisonné son petit papa, a été mise au clou. On va travailler là dedans bien à la douce, sans se presser... Il paraît que l'argenterie est vraiment chic.

— Sont-ils veinards ! fit Jarrelonge avec dépit... De vrais Bidards ! C'est pas moi qu'aurais cette chance-là !

— Qu'est-ce que tu veux !... répliqua l'homme. C'est ta faute...

— Comment donc ça ?

— Tu fais le cachottier... Tu sembles toujours te défier des camarades. Tu travailles seul... Alors, on te laisse de côté. Sur ce, je te lâche... Jo n'ai que juste le temps d'aller rue des Canettes et d'arriver boulevard Malesherbes à l'heure du rendez-vous... A demain matin, ma vieille !...

— A demain matin.

Et Jarrelonge laissa filer le voleur qu'il avait reconduit jusqu'à la place Saint-Sulpice.

Il était minuit. L'ex-complice de Léopold Lantier gagna la rue de l'Ecole-de-Médecine pour arriver au boulevard Saint-Michel et le redescendre jusqu'à la rue de Rivoli, chemin direct conduisant à la rue Saint-Antoine, à la rue de Reuilly, et par conséquent au passage Tocanier.

Ayant absorbé d'énormes doses de liquide pendant toute l'après-midi et pendant toute la soirée, Jarrelonge avait la tête lourde et les jambes un peu chancelantes.

Comme toujours sa demi-ébrioité se traduisait par des chants où ses souvenirs alternaient avec ses improvisations.

En passant devant la préfecture de police, à laquelle il jeta un coup d'œil goguenard, il se mit à chanter le refrain à propos duquel Léopold Lantier l'avait si vertement sermonné la veille. Tout en titubant il chantait à tue-tête :

" Nous voici bientôt sur le pont,
 " La faridondaine, la faridondon,
 " Bientôt sur le pont de Bercy,
 " C'est ici !
 " A la façon de Barbari,
 " Mon ami. "

Un groupe de quatre personnes, sortant du théâtre du Châtelet dont la représentation venait de finir, s'engageait en ce moment sur le pont Saint-Michel.

Ce groupe était formé de deux couples, se serrant l'un contre l'autre et marchant vite, car le froid piquait. Nos lecteurs ont deviné déjà Paul et Renée, Jules et Zirza. Le fils de Pascal Lantier et la fille de Marguerite étaient en avant.

Brusquement ils s'arrêtèrent. Renée, tremblante, se soutenant à peine, semblait atteinte d'un soudain accès de folie.

Elle lâcha le bras de Paul, porta ses deux mains à son front, et recula jusqu'au paparet en donnant tous les signes d'une profonde terreur.

— Qu'avez vous, Renée, chère Renée ?... s'écria l'étudiant avec angoisse. Que se passe-t-il ? D'où vient votre effroi ?

— Ecoutez... écoutez... balbutia la jeune fille, le cou tendu, les yeux hagards.

— Quoi ? que faut-il écouter ? demandèrent à la fois Paul, Zirza et Jules.

— Ce chant... entendez-vous ?... ce chant ?

Jarrelonge continuait sa route en se dirigeant vers la gauche, et se complaisait en toutes sortes de fioritures et de points d'orgue.

— Ce chant ? répondit Zirza en riant. Mais c'est sans doute le refrain de quelque "soie" d'un "beuglant" quelconque.

— Non... non... reprit la jeune fille d'une voix étranglée. Ce chant, c'est un signal de mort... on le chantait en m'assassinant... il annonce un crime nouveau...

— Chère Renée, murmura Paul, vous avez abusé de vos forces aujourd'hui et la fatigue ramène la fièvre... Calmez-vous, je vous en supplie... mettez-vous l'esprit en repos. Votre imagination vous fait croire à un danger qui n'existe pas...

Le chant venait de cesser. Jarrelonge reprenait haleine en côtoyant le théâtre des Nations.

Les dents de Renée claquaient.

— Ah ! dit-elle en faisant un violent effort pour reconquérir son sang-froid, vous me croyez en délire, et vous vous trompez... Je n'oublierai jamais les paroles et l'air que nous venons d'entendre. Vous vous souvenez qu'une voiture, la voiture des assassins, était venue me prendre au chemin de fer lors de mon arrivée à Paris... L'homme qui la conduisait a chanté ce refrain au moment où nous passions sur un pont, et c'était un signal.. le signal de ma mort... Comprenez-vous maintenant ?

— Jour de Dieu ! s'écria Paul. — Me serait-il donné de retrouver les infâmes !

Il ajouta vivement, en s'adressant à Jules et à Zirza.

— Reconduisez Renée, mes amis...

Et il s'élança dans la direction que suivait Jarrelonge.

Renée ne respirait plus. Une sueur glacée mouillait ses tempes. C'est à peine si l'on entendait s'échapper de ses lèvres tremblantes ces mots presque indistincts :

— J'ai peur... j'ai peur...

— Venez, chère enfant, dit Jules Verdier en prenant le bras de la fille de Marguerite, il n'y a rien à craindre pour notre ami Paul... Il sera prudent, je vous le promets... D'ailleurs la voix qui chantait a cessé de se faire entendre... Il ne retrouvera pas l'homme qu'il poursuit...

Isabelle avait pris l'autre bras de Renée.

Pendant quelques instants l'étudiant en médecine et les deux femmes fixèrent leurs regards sur l'endroit par lequel Paul s'était éloigné, mais ils ne le voyaient plus et ils se dirigèrent lentement vers la rue de l'École-de-Médecine.

Le fils de Pascal allait au hasard.

Ce refrain signalé par Renée bruissait toujours à ses oreilles quoique le chanteur eût fait silence. Il lui semblait l'entendre encore.

Quelques passants attardés, marchant très vite, le croisaient ou le dépassaient. Arrivé au square de la tour Saint-Jacques, il s'arrêta pour écouter mieux.

La gelée avait durci le sol et les pas retentissaient dans la nuit. Paul distingua du côté de l'avenue Victoria le bruit d'une marche titubante. Il s'élança dans cette direction et bientôt il vit, à quinze ou vingt mètres de lui environ, une silhouette masculine se dessiner sous la clarté des becs de gaz.

Cette silhouette filait en rasant les maisons. Soudain l'homme poursuivi se mit à fredonner.

L'étudiant tressaillit. L'air fredonné par le piéton était le même qu'il venait d'entendre sur le pont Saint-Michel et que Renée, frappé de terreur avait reconnu.

— C'est le chanteur... murmura Paul avec un frisson d'angoisse. Cet homme est-il l'assassin que je cherche, ou bien un passant inoffensif ? Renée ne se trompe-t-elle pas ? Ce refrain n'est-il point celui d'une chanson en vogue, comme le croit Zirza ? Que dois-je faire ? Aller à cet homme et lui mettre la main au collet ? Mais s'il est innocent il appellera à l'aide, il réclama l'assistance des sergents de ville, et c'est moi qu'on arrêtera... Renée se trompe peut-être... Agir au hasard serait folie...

Jarrelonge venait de tourner près des palissades qui défendent l'approche des travaux de l'Hôtel-de-Ville en reconstruction.

Paul prit un parti.

— J'éviterai tout scandale imprudent, se dit-il, mais je saurai quel est cet homme...

Et il reprit chasse. Le libéré ne fredonnait plus et hâtait le pas. Son ivresse commençait à se dissiper ; sa marche était plus ferme et ses idées plus nettes.

Il pensait à Léopold Lantier et combinait le bon tour qu'il voulait lui jouer pour le punir de son ingratitude et de son égoïsme.

Tout à coup il dressa l'oreille, tourna la tête, vit en arrière, à vingt pas de lui, un homme, le chapeau sur les yeux, les mains dans les poches, et se dit :

— Voilà un particulier qui va du même côté que moi...

Ceci n'ayant rien de suspect, il remonta la rue Saint-Antoine.

L'étudiant conservait sa distance et Jarrelonge l'entendait marcher. Un commencement de défiance s'empara de lui.

— Ma parole, murmura-t-il, on croirait que ce coco-là me suit.. Est-ce que par hasard ce serait un voleur ?

Il ajouta, en boutonnant son pardessus.

— Fichtre !... c'est que j'ai sur moi mon petit magot très complet, et ce camarade-là pourrait vouloir dépouiller un collègue !... ça ne serait pas à faire ! Me suit-il vraiment ? Faut s'en assurer...

Le bandit s'arrêta.

Paul en fit autant de son côté.

— Tiens ! tiens ! tiens ! continua l'ex-complice de Léopold, décidément il me « file, » et même il ne s'en cache guère... qu'est-ce que ça signifie ?

Il décala au pas gymnastique. L'étudiant l'imita. Il se mit à courir. Paul prit sa course.

— Attends, attends, mon bonhomme, pensa Jarrelonge, je te vas délier les jambes, et si tu ne connais pas le faubourg, te vas avoir de l'agrément...

On arrivait à la place de la Bastille. Le bandit la traversa, décrivit un demi-cercle pour gagner la rue Daval, tourna dans la rue de la Roquette et enfila la rue de Lappe.

L'étudiant disait :

— C'est un gredin de la pire espèce... Il s'est aperçu que je le suivais... il me prend pour un agent de police et veut me faire perdre sa trace. Renée ne se trompait pas...

L'haleine commençait à lui manquer ; néanmoins il redoubla de vitesse, mais Jarrelonge avait de l'avance et filait comme un lièvre.

La rue de Lappe aboutit à la rue de Charonne, laquelle, à son tour, se greffe sur la rue du faubourg Saint-Antoine.

Au moment où le libéré débouchait dans cette rue, il se heurta contre un homme qui remontait le faubourg.

— Tonnerre du diable ! Prenez donc garde, imbécile ! dit cet homme avec colère.

Le fuyard avait déjà fait deux pas. En attendant la voix qui l'appelait imbécile, il tourna sur ses talons et revint près de celui qu'il venait de bousculer.

— Comment, c'est toi ! s'écria-t-il.

— Jarrelonge ! fit Léopold stupéfait, car s'était bien le cousin de Pascal Lantier.

— En personne.

— Et pourquoi courais-tu si vite ? Est-ce que la police est à tes trousses ?

— Je n'en sais rien, répondit le voleur haletant, mais un homme me suit depuis l'Hôtel-de-Ville... Tiens, écoute, il accourt de ce côté.

— Eh bien, file en avant et cache-toi... Je me charge de l'importun...

Jarrelonge suivit en toute hâte le conseil de Léopold. Ce dernier s'immobilisa au coin de la rue, sous un bec de gaz, tira de sa poche un porte-cigares, l'ouvrit et y choisit un « régalia de la reina » qu'il alluma tranquillement.

Après une courte halte Paul, un instant désorienté, avait repris sa course du côté du faubourg. En sortant de la rue de Charonne, il aperçut le personnage arrêté, s'approcha de lui et le regarda.

Léopold achevait d'allumer son cigare. Il se retourna vers le jeune homme dont la lueur du gaz éclairait en plein le visage.

Paul était haletant comme Jarrelonge et plus encore peut-être. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front.

— Désirez-vous du feu, monsieur ? lui demanda Léopold avec une politesse exquise, en lui présentant son régalia tout allumé.

— Non, monsieur, merci... répondit l'étudiant. Mais je solliciterai de votre obligeance un renseignement...

— Disposez-moi... De quoi s'agit-il ?...

— Je donne la chasse à un homme qui a pris la direction de cette rue... Cet homme est un voleur et un assassin... j'en ai la certitude... j'en ai la preuve. A tout prix il faut que je le retrouve...

— J'ai vu en effet passer quelqu'un, répliqua Léopold, un homme de mauvaise mine qui courait à toutes jambes...

— C'est cela... c'est bien cela... Par où a-t-il pris ?

— Il a tourné à droite, du côté de la Bastille...

— Le gradien revient sur ses pas pour me faire perdre sa piste... mais grâce à vous, il n'y parviendra point ! Merci, monsieur ! merci...

Et il prit à son tour le chemin de la place de la Bastille, dont nous savons que Jarrelonge s'éloignait.

Léopold se remit en marche, très intrigué, très préoccupé. Il se demandait :

— Qu'est-ce que c'est ce garçon-là ? Pourquoi donnait-il la chasse à Jarrelonge ? Pourquoi le suppose-t-il voleur et assassin ?... Est-ce que cette brute de Jarrelonge aurait fait des siennes ?... Heureusement, je me suis trouvé là fort à propos pour dépieter l'indiscret.

Après avoir parcouru un espace de cent mètres, Léopold vit tout à coup son ex-complice sortir d'une allée dont la porte était mal close, et se présenter devant lui.

— Eh bien, demanda le libéré.

— Eh bien ? il est loin, s'il court toujours... Mais explique-moi ce que tout cela signifie... A quel propos cette poursuite ?

— Trouve le mot de l'énigme si tu peux, répliqua Jarrelonge ; moi je le cherche en vain... Me voyant suivi je me suis mis à courir, et le particulier a fait comme moi...

— D'où venais-tu ?

— Du quartier latin...

— Tu as donc des affaires de ce côté-là ?

— Non, mais le quartier me plaît... j'y cherchais un logement et je m'étais attardé...

— Dans quelque bouge ?

— Non, dans un endroit très chic, une brasserie à femmes... C'était plein d'étudiants...

— Et tu n'as rien dit, rien fait de compromettant ? Tu n'as cherché querelle à personne ?

— Parole d'honneur, non ! J'ai séché des bocks, lu les journaux et fait un doigt de cour aux donzelles...

— C'est étrange ! s'écria Léopold.

— Pourquoi ça ?

— Parce que l'homme qui te poursuivait, l'homme à qui j'ai parlé et que je reconnaitrai partout si quelque jour je le rencontre, m'a dit que tu étais un voleur et un assassin...

— Miséricorde, balbutia Jarrelonge dont les dents claquaient d'épouvante, il est de « la rousse ! »

Léopold secoua la tête et répondit :

— Non, il est trop jeune pour cela... Ce doit être un étudiant.

— Alors, je n'y vois goutte.

— Ce qui me paraît clair, c'est que tu es compromis et que notre réparation devient indispensable. A la suite de cet incident je désire même qu'elle soit prompte... As-tu trouvé le logement que tu cherchais ?

— A peu près... J'ai offert un prix... Demain matin j'aurai la réponse.

— L'adresse ?

— Rue de la Harpe, numéro 3

Jarrelonge mentait, et nos lecteurs devinent sans peine la raison de ce mensonge : il voulait cacher sa nouvelle demeure à son ancien complice.

— Du reste, reprit Léopold, après-demain, j'aurai quitté moi-même le passage Tocanier.

— Ah ! fit le libéré, tu déménages aussi ?

— C'est plus prudent.

— Et où iras-tu ?

— Rue de Trévisse, numéro 19.

— Mazette ! tu te payes les beaux quartiers !...

— Oui, la maison est très chic, seulement les deux chambres dont se compose mon logement sont au sixième.

— Premier étage en descendant du ciel... et tu payes ?

— Cinq cents francs par an...

— On voit que tu as un fier sac !

— C'est un peu cher, mais j'aime mes aises...

L'évadé de Troyes mentait comme avait menti Jarrelonge, et ce dernier n'était pas sa dupe.

Tout en causant les deux misérables avaient atteint le passage Tocanier ; ils rentrèrent dans le pavillon et regagnèrent leurs chambres respectives. Jarrelonge, préoccupé de son rendez-vous du lendemain, rue des Canettes, se leva au point du jour et sortit avant que Léopold ne fût réveillé.

Dès huit heures et demi il frappait à la porte de son ami le

voleur. Ce dernier dormait d'un profond sommeil et le visiteur matinal fut obligé, à plusieurs reprises, de tambouriner contre l'huis pour le réveiller.

Enfin la porte s'entre-bâilla et Jarrelonge put franchir le seuil.

— On t'entendait ronfler depuis le carré ! dit-il. Paraîtrait que vous avez travaillé tard !... L'affaire était-elle bonne ?

— Ne m'en parle pas ! répliqua l'ami d'un ton de mauvaise humeur ; j'aurais aussi bien fait de te prêter les « bibelots » hier soir...

— Le coup a manqué ?

— Il était impossible...

— Comment donc ça ?

— On avait été mal renseigné... Derrière les persiennes en bois il y a des volets en fer...

— Ah ! ah ! pas de chance ! De sorte que la « camelotte » est restée dans l'hôtel...

— Hélas ! Quel gueux que ce comte !

— Ah ! c'est chez un comte que vous alliez travailler ?

— Je croyais te l'avoir dit hier soir... le comte de Terrys... Il est mort, il y a quelques jours... On accuse sa fille de l'avoir empoisonné, et la demoiselle est au clou...

— Bref ! tu es vexé...

— Naturellement...

— Il y a de quoi ; mais tu te rattrapperas sur autre chose... Enfin tu peux mettre les objets à ma disposition ?

Dans la mansarde il gelait à pierre fendre, et le voleur s'était fourré en toute hâte sous ses couvertures.

— Ouvre le premier tiroir de la commode, répondit-il, et prends ce qu'il te faut...

Jarrelonge s'empressa de profiter de la permission et glissa dans la poche de son paletot un trousseau de « rosignols »...

— Quand me les rapporteras-tu ? demanda le voleur.

— Demain soir, sans faute.

— A quelle heure ?

— A huit heures précises.

— Je t'attendrai ici... Présentement laisse-moi dormir, car je tombe de sommeil. File et ferme la porte.

Jarrelonge donna une poignée de main à son camarade, quitta la mansarde et retourna au passage Tocanier.

Léopold était sorti. Le libéré poussa les verrous, afin de se mettre à l'abri de toute surprise et se dit :

— Il ne rentrera pas de sitôt... j'ai du temps devant moi... Inspectons les tiroirs...

Prenant alors ses fausses clefs, il ouvrit les meubles l'un après l'autre, sans forcer les serrures, et chercha l'argent et les papiers qu'il croyait devoir être en possession de son complice. Tout d'abord il ne trouva rien.

— Ah ! le brigand ! murmura-t-il avec rage. Est-ce que, par malice, il a tout enlevé ?

Un dernier meuble restait à visiter : une commode. Malgré le découragement qui s'emparait de lui, Jarrelonge l'ouvrit.

Soudain ses yeux brillèrent et son visage s'illumina.

Il voyait dans un coin du tiroir supérieur, de l'or et des bijoux dont ses mains, que la joie faisait trembler, s'emparèrent, puis il procéda à l'exploration d'un autre tiroir et dit, presque à voix haute :

— Des papiers... des lettres... un gros volume manuscrit avec ce titre : « Souvenirs de ma vie et de mes voyages »... Tiens ! ça doit être rigolo... Je lirai ça dans mes moments perdus.. Vite au fond de ma valise.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

VI

L'ART ET L'ARGENT.

— Merci, répondit Jean Bruk avec un certain embarras de tout cœur. Mais voyez-vous le retentissement que mes deux pochades a produit le plus mauvais effet sur Armadieu. Vous le connaissez, il adore ce que vous brûlez, et se montre rigoriste en diable. Sans doute ses reproches ont gardé un caractère amical, mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne me pardonnerait pas une récidive.

— Le beau malheur !

— Je devrais nécessairement quitter son atelier. Armadieu en fait, vous le savez, la petite église de l'art.

Voyons, de bonne foi, vous croyez-vous donc appelé à faire ce que l'on appelle de la grande peinture ?

— On rêve toujours cela.

— Et je suis loin de le trouver mauvais ; il faut avant tout savoir dessiner, et celui qui ne sait pas son bonhomme n'arrive pas même à réussir une caricature. Mais vous ne me semblez point de l'étoffe d'un Géricault ou d'un Sigalon. ceux-là savaient vivre en compagnie d'une dixième Muse qui s'appelle la pauvreté. L'un voyait refuser ses toiles auxquelles on octroie aujourd'hui l'apothéose du Louvre ; l'autre habitait une mansarde trop basse pour qu'il fût possible d'y exécuter une grande toile, la peignait en deux morceaux. Il a passé du temps depuis Sigalon et Géricault, d'ailleurs. Nos peintres veulent tous devenir propriétaires et millionnaires. Vous avez les belles dents de la jeunesse, prêtes à mordre dans tous les fruits des Hespérides. D'ailleurs je vous ai étudié, vous m'avez montré vos ébauches, et je sais de quoi vous êtes capable mieux qu'Armadieu lui-même. Dans un an vous aurez dépassé l'âge où l'on concourt pour le prix de Rome. Si je suis bien informé, et si les racontars d'ateliers son vrais, c'est votre compagnon de ce soir, Landry Gualbert, qui aura le prix cette année. Vous résongerez-vous à devenir un fruit sec de la peinture ? Je sais bien qu'on devient un grand artiste en s'éloignant souvent de la tradition, mais qui vous dit que vous soyez appelé à faire votre place au soleil dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand art ? La croyance vous manque en vous et dans les autres...

— Vous exagérez, dit Jean Bruk.

— Non point, vous êtes un sceptique, un enfant de la balle artistique. Comment pourrait-il en être autrement ? Qui vous a élevé ? Une pauvre femme vivant de son aiguille, et qui vous laissa orphelin à l'âge où vous aviez le plus besoin de ses soins. Voyez-vous, la religion et la morale ne s'apprennent ni sur les bancs d'une école plus ou moins suivie, ni le long des boulevards, ni dans les greniers, où vous rencontriez des camarades de misère et d'ambition. Cela se suce avec le lait sur les genoux d'une femme, et s'apprend dans le sanctuaire de la famille. Gualbert a raison de penser comme il fait. Armadieu me paraît une exception. Quant à vous, vous me semblerez un niais si vous vous obstinez dans une voie qui n'est pas la vôtre. Au lieu de peindre pour l'exportation des tableaux à quinze francs, qui vous permettent de grignoter du pain sec comme un

souris derrière une mallo, vous recevriez de beaux louis d'or débouchants. Et ce ne serait pas seulement la " Crécelle " qui vous ferait vivre ; tous les journaux satiriques, et le nombre en croît tous les jours, vous en demanderaient ; les éditeurs en voudraient pour leurs livres d'étrénes ; le succès gagne à Paris comme une traînée de poudre. Dans six mois vous seriez à même de gagner deux mille francs par an ; et vous ne tarderiez pas à doubler cette somme. Est-ce que vous pouvez vivre minable et râpé ?

— Armadiou s'est montré très bon, reprit Jean Bruk.

— Et il vous a offert ses services ?

— Oui.

— Les accepterez-vous ?

— Peut-être.

— Non, parce que vous êtes fier. Oh ! je sais bien qu'il n'y a point de honte à puiser dans la bourse d'un ami, et tous tant que nous sommes, avant l'heure de la popularité et du succès, nous avons connu et pratiqué cette fraternité qui confond les bourses. Mais ce qui est possible quand on partage les mêmes goûts, les mêmes plaisirs, devient insupportable dès que celui qui nous oblige compense ses services par des conseils, et se trouve en droit de nous imposer un sermon, sous prétexte qu'il nous a prêté quelques pièces d'or. En restant chez Armadiou vous contracterez des obligations humiliantes. Du reste, ce que je vous dis est absolument, vous le comprenez, dans votre intérêt. Je voudrais vous tirer de peine, et vous tendre deux perches plutôt qu'une.

La sonnerie électrique annonçant que le troisième acte allait commencer, se fit entendre, le directeur de la " Crécelle " se leva :

— Au revoir, tous les jours au journal, de deux heures à sept.

— Oui, au revoir, répondit Jean Bruk.

En revenant vers sa loge, Landry croisa le directeur du journal satirique.

— Voilà certes une mauvaise figure et un méchant homme ! dit-il.

L'idée ne lui vint pas que le directeur de " la Crécelle " quittait Jean Bruk.

Le reste de la soirée se passa gaiement. Par une nuit splendide les deux jeunes gens rentrèrent chez eux. Landry reconduisit Jean, et en rentrant à l'hôtel il trouva dans le vestibule qu'elles traversaient, sa mère et sa sœur, traînant sur les tapis de Smyrne les pieds soyeux de leurs robes.

VII.

EN EXIL.

Au dernier étage d'une maison d'une assez belle apparence située rue Madame, habitait depuis plus de dix années une femme dont le visage conservait des traces de jeunesse, en dépit de la fatigue et de la souffrance empreintes sur ses traits. Quand elle vint s'y installer, au milieu d'un cruel hiver, elle tenait par la main un bel enfant blond, aux grands yeux noirs, auquel elle parlait d'une voix harmonieuse dans une langue étrangère, comme si, dans cet idiome, les mots devaient s'empreindre de plus de caresses.

Une servante vêtue d'une façon bizarre l'accompagnait, et lui témoignait un respect empreint de l'aveugle soumission de

esclaves. Quand elle approchait de sa maîtresse, à la façon dont elle s'inclinait, on comprenait qu'elle eût souhaité s'agenouiller et baiser le bas de sa robe.

Le mobilier qui fut amené dans le modeste appartement loué par l'étrangère fut relativement simple ; sauf des tapis anciens d'une grande richesse, des tentures rapportées d'Orient, quelques pièces d'orfèvrerie d'une valeur irréalisable, et surtout d'une collection d'armes sans rivales, l'intérieur de sa mère et de son enfant ressemblait à celui d'une bourgeoise aisée. Cependant il était impossible de s'y tromper, cette jeune femme gardait un grand air, une noblesse innée. Uniformément vêtue de noir, ne portant jamais un bijou, elle concentrait sur l'enfant les coquetteries et les élégances auxquelles elle renonçait pour elle-même. Il n'était point de hatiste trop fine, de velours trop beau, de dentelles trop merveilleuses pour cet enfant au teint pâle, aux membres élégants et grêles qui la regardait souvent avec des yeux emplis d'une tristesse de son âge.

On nommait l'étrangère Mme Ypsolani, mais la servante, quand elle lui parlait, ne manquait jamais de dire " princesse, " et d'appeler l'enfant " monseigneur. "

En vain la jeune femme tenta de lui faire comprendre que ces formules étaient une opposition trop grande avec la pauvreté présente, la servante moldave se refusa toujours à les supprimer. L'enfant, Mikael Ypsolani, passa des genoux de sa mère sur les bancs d'un collège. Malgré les conseils de la princesse, il se montra plus rêveur que studieux. Tandis qu'on s'efforçait de lui enseigner l'histoire des peuples anciens, il fouillait les annales de la Hongrie, de la Moldavie, apprenait par cœur des vers des anciens poètes, exhumés tout jeunes d'une littérature déjà vieille ; il redressait les cartes géographiques placées sous ses yeux. A une réprimande sévère du professeur qui le rappelait à la réalité et au programme des études, Mikael répondit en rouspétant livres et cahiers avec colère et en levant sur le maître des yeux noirs brillants de fierté :

— Je ne m'intéresse qu'à l'histoire de ma patrie, et j'établis les frontières du pays où régneront mes aïeux.

Mikael fut puni.

Il rentra chez sa mère dans un état d'irritation impossible à décrire, et déclara qu'il ne retournerait pas au collège. Le soir même la princesse recevait du proviseur une lettre par laquelle il lui signifiait que l'orgueil et la paresse de son fils devenant d'un dangereux exemple, il se voyait forcé de la prier de garder désormais Mikael.

La jeune femme tendit la lettre à l'enfant.

— Tant mieux ! dit celui-ci. Je ne pouvais souffrir ni les maîtres durs ni les écoliers moqueurs. J'apprendrai près de vous ma mère, avec des professeurs qui viendront ici, et qui ne me railleront pas quand je les prierai de m'enseigner les hauts faits des héros dont je descends.

La princesse attira l'enfant tout près d'elle, et tandis qu'elle caressait sa tête blonde, elle lui dit :

— Mon bien aimé Mikael, il est d'autres grandeurs que celles de la race, et les antiques épées que vous voyez accrochées à cette muraille, ne chargeront sans doute jamais votre main. Ne regardez en arrière que pour apprendre la force d'âme. Non celle qui rend valeureux à la guerre, mais patient dans l'épreuve. De quoi sert, mon enfant, que vous redressiez d'une façon imaginaire, la carte d'une principauté dans laquelle vous ne rentrerez jamais. Le petit Etat que posséda votre père a disparu, envahi par un souverain puissant. Si mon époux eût accepté la spolia-

tion, on lui aurait donné en compensation de sa soumission un peu d'or monnayé et un grade dans l'armée de l'usurpateur. Il repoussa les offres, rallia ses sujets déçus, affamés, lutta dans ses villes, puis dans ses villages, épuisa ses ressources, et vendit avec ses gardes d'épées les diadèmes de ma couronne de princesse, afin de subvenir aux frais d'une guerre de partisans qui, ne pouvant lui rendre son petit royaume, lui aidait du moins à faire une mort digne de lui... Il tomba dans une embuscade, frappé au cœur, et je vous emportai dans mes bras, déguisé sous des vêtements de paysanne... Ce fut le zèle de nos derniers amis qui me fournit le moyen d'arriver en France. Un château que nous possédions en Bohême fut vendu, et le produit de cette vente forma désormais notre unique ressource... Nous avons de quoi ne pas mourir de faim, voilà tout. Si notre fidèle Moldave ne nous restait, peut-être serais-je obligée de me servir moi-même comme une pauvre femme... Je sais bien que si j'adressais un appel à la pitié de l'usurpateur, il daignerait me fournir une pension, mais je saurais souffrir sans m'abaisser. Ni vous ni moi, nous ne pouvons oublier qui nous sommes, grands dans le passé, et dénués de tout dans le présent; portant un nom plus noble encore que ne le fut notre couronne formée, et ne possédant rien pour en soutenir l'éclat. Vous me parlez d'avoir des professeurs, Mikael, je ne saurais subvenir à de semblables dépenses. Si vous voulez vous instruire, et vous devez le vouloir, sous peine de me désespérer, vous vous résignerez à entrer dans un autre collège. J'aurais voulu vous déguiser davantage notre pénurie, vous laisser pour l'avenir une vague espérance; j'aime mieux vous révéler la vérité. Vous ne serez rien que par vous-même. Loin de vous aider à parvenir votre nom deviendra un obstacle. Tâchez d'oublier que vous avez dans les veines du sang de rois, pour vous rappeler seulement que vous devez vous suffire, dans un pays étranger... O mon enfant! mon bien-aimé Mikael! j'espérais pour vous mieux de la vie, quand on vous remit tout petit dans mes bras... Hélas! depuis dix ans j'ai tant souffert que je me sens brisée. On a dit que je m'étais conduite en héroïne, maniant le fusil, couchant sous la tente, sans cesse aux côtés de mon époux, souvent à cheval mon enfant dans les bras... Oui, cela est vrai, j'ai eu du courage pour la lutte, il ne me reste plus que de la résignation. Regardons en face les malheurs de notre vie, et aidez-moi à les porter; ce sera l'unique moyen de me les adoucir.

Mikael avait écouté avec une attention étrange, les coudes sur les genoux de la jeune femme, ses grands yeux noirs levés vers elle.

Quand elle eut mis un baiser sur son front, afin d'adoucir par une caresse ce que ces paroles pouvaient avoir de trop douloureux, il lui répondit :

— Je vous serais bien reconnaissant de venir chez le proviseur. Je lui promettais de travailler à l'avenir, et il me gardera au nombre de ses élèves.

Le soir même la princesse se rendit chez le proviseur. Ce fut avec une suprême dignité qu'elle pria pour l'enfant jusqu'alors rebelle.

Aux questions qui lui furent adressées relativement à sa famille et à ses malheurs elle répondit d'une façon brève. La douleur de cette jeune veuve, son deuil austère, sa beauté à laquelle le malheur donnait un caractère tragique, remplirent d'admiration et de pitié le proviseur du collège. Non seulement il promit de garder Mikael, mais il s'engagea à le recommander spécialement aux professeurs, et à tenir sa mère au courant de ses progrès.

A partir de ce jour Mikael travailla.

On ne put obtenir de cette nature un peu molle et gardant quelque chose des races orientales des efforts puissants couronnés de succès rapides. En dépit de sa bonne volonté il demeura dans une moyenne honorable. Et rien ne put faire présager qu'il conquerrait dans le monde une place enviée :

Mikael était né poète par les sentiments, et rêveur par nature.

Quand ses études s'achèveront, il pouvait montrer des diplômes attestant une somme réglementaire de savoir, voilà tout. Ses instincts l'eussent entraîné vers la guerre, mais on ne se battait plus dans le pays qui le vit naître. Les anciens sujets de son père acceptaient les changements survenus dans la politique. Ne pouvant lutter, il composait des vers d'une forme élégante, souvent énergique, jouait sur des instruments de sa patrie des marches héroïques et des chants de guerre que la princesse avait entendu improviser pendant les haltes, entre deux batailles, mais rien ne put le décider soit à demander un emploi, soit à entrer dans les rangs de l'armée.

Il ne voulut ni renoncer à sa nationalité ni servir les étrangers.

Quatre années se passèrent de la sorte.

Les bandeaux noirs de la princesse se mêlaient de fil argentés; sa taille frêle pliait davantage; l'éclat de ses yeux s'éteignait dans les longues tristesses de l'exil, dans l'amertume des larmes versées. Sa santé déclinait et le docteur qui lui donnait des soins répondait d'une façon vaguement inquiétante aux questions de Mikael.

Quand il parvint à sa majorité, le jeune homme reprit son titre de prince Ypsolau, en dépit de sa pauvreté, de l'indigence de son intérieur, et des privations multipliées dont il avait à souffrir.

La princesse n'y avait du reste encouragé!

Pour le présenter dans le monde elle quitta sa retraite dans laquelle elle s'était enfermée. On accueillit avec une sympathie mêlée d'admiration cette veuve héroïque, cette mère admirable. Mikael fut traité avec les égards dus à sa naissance, et quelques membres de la noblesse moldave fixés à Paris réveillèrent les ambitions de la princesse Ilona, en lui prédisant que Mikael retrouverait sa maison grâce à un riche mariage.

Dès lors la princesse ne songea plus à autre chose.

Chaque fois qu'elle allait au bal avec Mikael, elle passa en revue les héritières capables de redorer la couronne de son fils. Mais elle ne tarda point à comprendre que les jeunes filles titrées possédant une grosse dot, attendaient une fortune égale, que ni la beauté de Mikael ni son grand nom ne les tenteraient assés pour qu'elles l'acceptassent pour mari.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une complète (brochée) de l'année si aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & Cie., Editeurs,

Boite 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Mont